

Documents complémentaires de la séquence sur les femmes

1) Jean de La Bruyère, extrait des *Caractères* (1694):

Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ?

2) tirade d'Arnolphe dans *L'École des femmes* (1662) de Molière, Acte III, scène 2 (vers 695-738)

ARNOLPHE

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage¹.
À d'austères devoirs le rang de femme engage :
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine² et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance.
Du côté de la barbe³ est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne⁴ :
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne.
Et ce que le soldat dans son devoir instruit
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,

À son supérieur le moindre petit frère⁵,
Elle deviendra lors¹² noire comme un charbon.
Vous paraîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité :
Dont vous veuille garder la céleste bonté.

Notes : 1. Plaisanterie légère. 2. Indisciplinée. 3. De l'homme. 4. Subordonnée, secondaire. 5. Religieux subalterne. 6. Comprennent. 7. Ecarts de conduite. 8. Diable. 9. Jeune homme galant. 10. De mauvaise vie, ne respectant pas la morale. 11. Propos frivoles. 12. Alors.

3) Jean-Jacques Rousseau, extrait d'*Emile ou de l'éducation* (1762)

Ce que Sophie sait le mieux, et qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler et coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire, et qu'elle ne fasse avec plaisir ; mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, et où les doigts s'exercent avec plus de grâce et de légèreté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine et l'office ; elle sait le prix des denrées ; elle en connaît les qualités ; elle sait fort bien tenir les comptes ; elle sert de maître d'hôtel à sa mère. Faite pour être un jour mère de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne ; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques, et le fait toujours volontiers.

On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même : c'est la raison de sa mère pour l'occuper ainsi. Pour Sophie, elle ne va pas si loin ; son premier devoir est celui de fille, et c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mère, et de la soulager d'une partie de ses soins. Il est pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaisir égal. Par exemple, quoiqu'elle soit gourmande, elle n'aime pas la cuisine ; le détail en a quelque chose qui la dégoûte ; elle n'y trouve jamais assez de propreté. Elle est là-dessus d'une délicatesse extrême, et cette délicatesse poussée à l'excès est devenue un de ses défauts : elle laisserait plutôt aller tout le dîner par le feu, que de tacher sa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inspection du jardin par la même raison. La terre lui paraît malpropre ; sitôt qu'elle voit du fumier, elle croit en sentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de sa mère. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers est la propreté ; devoir spécial, indispensable, imposé par la nature. Il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme malpropre, et le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance, elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions, tournées en habitude, prennent une assez grande partie de son temps et président encore à l'autre : en sorte que bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins ; le premier est toujours de le faire proprement.

4) Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro* (1784), Acte III, scène 16

Au cours d'un procès rocambolesque, instruit par le Comte Almaviva et le juge bègue Brid'oison, Figaro découvre qui sont ses parents : Bartholo, le père, rejette Marceline, la mère, et l'accuse d'indignité en raison des fautes qu'elle a commises dans sa « jeunesse déplorable ». Il refuse de l'épouser en dépit de la promesse faite autrefois.

[...]

BARTHOLO – Des fautes si connues ! une jeunesse déplorable !

MARCELINE, *s'échauffant par degrés* - Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit ! Je n'entends pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! J'étais née, moi, pour être sage, et je la suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nous juge ici sévèrement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées !

FIGARO. - Les plus coupables sont les moins généreux c'est la règle.

MARCELINE, *vivement* - Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse vous et vos magistrats, si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état¹ pour les malheureuses filles ? Elles avaient un droit naturel à toute la parure² des femmes : on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, *en colère* - Ils font broder jusqu'aux soldats !

MARCELINE, *exaltée* - Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire ; leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ! ah, sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur, ou pitié !

FIGARO. - Elle a raison !

LE COMTE. – Que trop raison !

BRID'OISON. – Elle a, mon-on Dieu, raison. [...]

Notes : 1. Profession. 2. Elles avaient le droit d'exercer les métiers de l'habillement.

Langues et cultures de l'Antiquité

Document 1 – Hésiode (fin du VIII^e siècle avant notre ère), *Les Travaux et les jours*, traduction de M. A. Bignan (site remacle.org)

En achevant ces mots, le père des dieux et des hommes sourit et commanda à l'illustre Vulcain de composer sans délais un corps, en mélangeant de la terre avec l'eau, de lui communiquer la force et la voix humaine, d'en former une vierge douée d'une beauté ravissante et semblable aux déesses immortelles ; il ordonna à Minerve de lui apprendre les travaux des femmes et l'art de façonner un merveilleux tissu, à Vénus à la parure d'or de répandre sur sa tête la grâce enchanteresse, de lui inspirer les violents désirs et les soucis dévorants, à Mercure, messager des dieux et meurtrier d'Argus, de remplir son esprit d'impudence et de perfidie. Tels furent les ordres de Jupiter, et les dieux obéirent à ce roi, fils de Saturne. Aussitôt l'illustre Vulcain, soumis à ses volontés, façonna avec de la terre une image semblable à une chaste vierge ; la déesse aux yeux bleus, Minerve, l'orna d'une ceinture et de riches vêtements ; les divines Grâces et l'auguste Persuasion lui attachèrent des colliers d'or, et les Heures à la belle chevelure la couronnèrent des fleurs du printemps. Minerve entoura tout son corps d'une magnifique parure. Enfin le meurtrier d'Argus, docile au maître du tonnerre, lui inspira l'art du mensonge, les discours séduisants et le caractère perfide. Ce héraut des dieux lui donna un nom et l'appela Pandore, parce que chacun des habitants de l'Olympe lui avait fait un présent pour la rendre funeste aux hommes industrieux.

Après avoir achevé cette attrayante et pernicieuse merveille, Jupiter ordonna à l'illustre meurtrier d'Argus, au rapide messager des dieux, de la conduire vers Épiméthée. Épiméthée ne se rappela point que Prométhée lui avait recommandé de ne rien recevoir de Jupiter, roi d'Olympe, mais de lui renvoyer tous ses dons de peur qu'ils ne devinssent un fléau terrible aux mortels. Il accepta le présent fatal et reconnut bientôt son imprudence. Auparavant, les tribus des hommes vivaient sur la terre, exemptes des tristes souffrances, du pénible travail et de ces cruelles maladies qui amènent la vieillesse, car les hommes qui souffrent vieillissent promptement. Pandore, tenant dans ses mains un grand vase, en souleva le couvercle, et les maux terribles qu'il renfermait se répandirent au loin. L'Espérance seule resta. Arrêtée sur les bords du vase, elle ne s'envola point, Pandore ayant remis le couvercle, par l'ordre de Jupiter qui porte l'égide et rassemble les nuages. Depuis ce jour, mille calamités entourent les hommes de toutes parts : la terre est remplie de maux, la mer en est remplie, les maladies se plaisent à tourmenter les mortels nuit et jour et leur apportent en silence toutes les douleurs, car le prudent Jupiter les a privées de la voix. Nul ne peut donc échapper à la volonté de Jupiter.

Document 2 - Saint-Paul (1^{er} siècle de notre ère), *Épître à Timothée, II, 11-14*

Que la femme écoute l'instruction en silence, avec une entière soumission.

Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre de l'autorité sur l'homme ; mais elle doit demeurer dans le silence.

Car Adam a été formé le premier, Eve ensuite ; et ce n'est pas Adam qui a été séduit, c'est la femme qui, séduite, s'est rendue coupable de transgression.

Révoltes féministes dans le théâtre antique

Aristophane, *Lysistrata*, 411 av. J-C., vers 507-534, traduction du grec par 1. Blanche et R. Meitz, © Arléa (2003).

Lysistrata, citoyenne athénienne, a organisé la révolte des femmes d'Athènes, de Sparte, de Béotie ... qui ont décidé de se refuser à leurs maris pour que la guerre entre cités grecques prenne fin.

LYSISTRATA. - [...] Au début de la guerre, avec notre bon sens habituel, on a pris sur nous. Quoi que vous fassiez. De toute façon, on n'avait pas le droit de dire le quart du début d'un mot. Bien sûr, ça ne nous plaisait pas. D'ailleurs on n'était pas dupes: combien de fois, à la maison, on a compris que vous aviez pris des décisions désastreuses Alors on souffrait en silence, et on vous demandait avec un sourire: « Quelles décisions avez-vous prises pour la paix, aujourd'hui, à l'Assemblée ? - Qu'est-ce que ça peut te faire ? disait le mari. Tais-toi ! » Et je me taisais.

CALONICE. - Ah, mais moi, je ne me taisais jamais !

LE MINISTRE, menaçant. - Oui, mais si tu ne te taisais pas ...

LYSISTRATA. - C'est bien pour ça que moi, je me taisais. (*Elle reprend.*) Et lorsqu'on apprenait que vous aviez pris une nouvelle décision, encore plus catastrophique, on demandait: « Comment pouvez-vous, chéri, agir avec tant de bêtise ? » Et il me regardait de travers, et il me répondait: « Retourne à ta couture, ou tu vas en prendre pour ton grade. La guerre est une affaire d'hommes¹. »

LE MINISTRE. - Il avait bien raison celui-là, tiens.

LYSISTRATA. - Raison ? Comment ça, raison, imbécile ? Vous preniez des décisions désastreuses et il n'aurait fallu faire aucune remarque ? (*Se reprenant.*) Le jour où on vous a entendu dire en pleine rue : " N'y a-t-il plus un seul homme dans le pays ? - Non, plus un seul », on a décidé de sauver la Grèce. Toutes ensemble, d'un commun accord. Pourquoi aurions-nous attendu plus longtemps ? (*Un temps*) À votre tour d'écouter nos conseils et de vous taire, comme nous auparavant. Nous allons vous remettre sur le droit chemin.

LE MINISTRE. - Vous ? Nous ? Quelle horreur ! C'en est trop.

LYSISTRATA. - Tais-toi !

LE MINISTRE. - Moi ? Me taire devant toi, sale peste ! Alors que tu portes un voile sur la tête ? Plutôt crever.

LYSISTRATA. - Eh bien, si c'est mon voile qui te gêne, tiens, prends-le, mets-le sur ta tête et tais-toi !

Notes : 1. Vers d'Homère dans *L'Illiade*.

Femmes écrivains au XXe siècle

Virginia Woolf, *Une chambre à soi* (*A Room of One's Own*, première édition 1929) bibliothèques 10/18, Denoël, traduction Clara Malraux, 1996.

En octobre 1928, Virginia Woolf est invitée à prononcer une conférence sur les femmes et la fiction à l'université de Cambridge. Elle montre que pour qu'une femme puisse devenir écrivain, elle doit avoir une indépendance matérielle et affective, en ayant une rente et une chambre seulement pour elle.

Il faut que je vous dise que ma tante, Mary Beton, mourut à Bombay d'une chute de cheval, au moment où elle partait pour une petite promenade. La nouvelle de cet héritage me parvint le soir même et presque à l'instant même où passait la loi qui donna le droit de vote aux femmes. Une lettre du notaire tomba dans ma boîte aux lettres et, quand je l'ouvris, elle m'apprit que ma tante m'avait laissé, ma vie durant, cinq cents livres de rente par an. De ces deux choses, le vote et l'argent, l'argent, je l'avoue, me sembla de beaucoup la plus importante. Auparavant, je gagnais ma vie en mendiant d'étranges travaux aux journaux, en faisant ici un reportage sur une exposition de baudets, là un reportage sur un mariage; je touchais quelques livres, en écrivant des adresses, en faisant la lecture à de vieilles dames, en fabriquant des fleurs artificielles, en enseignant l'alphabet aux petits enfants dans un jardin d'enfants. Telles étaient les principales occupations réservées aux femmes avant 1918. Je n'ai pas besoin, je le crains, de décrire par le menu la dureté de ces travaux, car vous connaissez peut-être des femmes qui les pratiquèrent; ni de vous parler de la difficulté de vivre avec les sommes ainsi gagnées, car il se peut que vous l'ayez expérimentée vous-même. Je veux vous parler de ce que ces jours ont laissé en moi, de ce sentiment pire que le poison de la peur et de l'amertume qu'ils ont fait naître en moi. (...) Quoi qu'il en soit, comme je viens de le dire, ma tante mourut et chaque fois que je change un billet de dix shillings, un peu de cette lèpre disparaît, la peur et l'amertume s'en vont. Vraiment, pensais-je, glissant la pièce dans ma bourse et me souvenant de l'amertume des jours passés, quels changements un revenu fixe peut opérer dans un caractère! Aucune puissance de ce monde ne peut m'enlever mes cinq cents livres: nourriture, maison et vêtements, je les possède à jamais. C'est pourquoi il n'est plus question, non seulement d'effort et de peine, mais aussi de haine et d'amertume. Je n'ai plus besoin de haïr qui que ce soit, car personne ne peut me blesser. Je n'ai plus besoin de flatter qui que ce soit; personne ne peut plus rien me donner. Aussi me suis-je trouvée adopter peu à peu une attitude nouvelle à l'égard de l'autre moitié de l'espèce humaine. Il est absurde de blâmer une classe ou un sexe en leur totalité. Les grands groupes humains ne sont jamais responsables de ce qu'ils font. Ils sont menés par des instincts dont ils ne sont pas maîtres. Eux aussi, les patriarches, les professeurs eurent d'interminables difficultés, furent aux prises avec de terribles obstacles. Leur formation, à certains points de vue, a été aussi mauvaise que la mienne. Elle a fait naître en eux d'aussi graves défauts. Il est vrai qu'ils possédaient argent et pouvoir, mais, en revanche, il leur fallut abriter en leur sein un aigle, un vautour qui, à jamais, leur déchirent le foie, leur arrachent les poumons: l'instinct de la possession, la rage de l'acquisition qui poussent à toujours désirer les terres et les biens d'autrui; à fabriquer des frontières et des drapeaux, des cuirassés et des gaz asphyxiants; à sacrifier leur vie et celle de leurs enfants. Passez sous l'Admiralty Arch (j'avais atteint ce lieu) ou marchez dans telle avenue livrée aux trophées et aux canons, et réfléchissez au genre de gloire qu'on y célèbre. Regardez, à la clarté du soleil printanier, l'agent de change et le grand avocat entrer dans une maison afin de gagner de l'argent, et encore de l'argent, toujours de l'argent, alors que cinq cents livres par an vous permettent de vivre à la clarté du jour. Ce sont là instincts qu'il est peu plaisant de porter en soi, pensais-je. Ils sont nés de certaines conditions de vie, de l'absence de civilisation, me dis-je en regardant la statue du duc de Cambridge, et en particulier les plumes de son bicorne, avec une attention qu'elles n'avaient guère dû connaître jusque-là. Et tandis que je prenais conscience de toutes ces difficultés, ma peur et mon amertume se transformèrent peu à peu en pitié et indulgence; puis, en l'espace d'une ou deux années, la pitié et l'indulgence disparurent et je connus cette délivrance majeure qu'est la liberté de penser aux choses en elles-mêmes.

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, tome II, Éditions Gallimard, 1949.

Dans son essai, Simone de Beauvoir s'interroge sur la condition de la femme en partant du postulat qu'« on ne naît pas femme, on le devient » : la nature « féminine » n'existe pas, c'est le conditionnement social qui impose à la femme sa condition.

[...] la passivité qui caractérisera essentiellement la femme « féminine » est un trait qui se développe en elle dès ses premières années. Mais il est faux de prétendre que c'est là une donnée biologique; en vérité, c'est un destin qui lui est imposé par ses éducateurs et par la société. L'immense chance du garçon, c'est que sa manière d'exister pour autrui l'encourage à se poser pour soi. Il fait l'apprentissage de son existence comme libre mouvement vers le monde, il rivalise de dureté et d'indépendance avec les autres garçons, il méprise les filles. Grimant aux arbres, se battant avec des camarades, les affrontant dans des jeux violents, il saisit son corps comme un moyen de dominer la nature et un instrument de combat; il s'enorgueillit de ses muscles comme de son sexe; à travers jeux, sports, luttes, défis, épreuves, il trouve un emploi équilibré de ses forces; en même temps, il connaît les leçons sévères de la violence; il apprend à encaisser les coups, à mépriser la douleur, à refuser les larmes du premier âge. Il entreprend, il invente, il ose. Certes, il s'éprouve aussi comme « pour autrui », il met en question sa virilité et il s'ensuit par rapport aux adultes et aux camarades bien des problèmes. Mais ce qui est très important, c'est qu'il n'y a pas d'opposition fondamentale entre le souci de cette figure objective qui est sienne et sa volonté de s'affirmer dans des projets concrets. C'est en faisant qu'il se fait être, d'un seul mouvement. Au contraire, chez la femme il y a, au départ, un conflit entre son existence autonome et son « être-autre »; on lui apprend que pour plaire il faut chercher à plaire, il faut se faire objet donc renoncer à son autonomie. On la traite comme une poupée vivante et on lui refuse la liberté.